

Les deux George

Emmanuelle Loyer

▶ **To cite this version:**

Emmanuelle Loyer. Les deux George. L'Histoire, 2018, 451, pp.26-27. hal-03847572

HAL Id: hal-03847572
https://sciencespo.hal.science/hal-03847572

Submitted on 10 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives| 4.0 International License

Les deux George

Emmanuelle Loyer, Sciences Po, Centre d'histoire de Sciences Po (CHSP), Paris, France

In : L'Histoire, Septembre 2018, n° 451, p. 26-27.
URL : https://www.lhistoire.fr/les-deux-george

Cet automne, les historiennes Mona Ozouf et Michelle Perrot consacrent respectivement un ouvrage aux écrivaines du XIXe siècle George Sand et George Eliot qui écrivirent toutes deux sous pseudonyme masculin.

Avec ses vêtures d'homme, son cigare, ses incartades et ses héroïnes scandaleuses (Indiana, Lélia, Consuelo...) George Sand (1804-1876) née Amantine Aurore Lucile Dupin est une légende européenne du siècle. Elle choisit un pseudonyme décalqué de celui de son amant l'écrivain Jules Sandeau. Michelle Perrot saisit l'écrivaine par la maison qui l'a vue naître et qui la verra mourir, dans son cher Berry : Nohant.

Ce mot est plus qu'un toponyme, c'est un lieu magique, ayant désormais une dignité littéraire, mais surtout l'écrin d'un art de vivre et d'écrire décliné au féminin : il accueille la multiplicité des activités de sa maîtresse, mère, grand-mère, responsable de toute une maisonnée - parents, amis, amants et domestiques -, adonnée à des passions diverses, de la botanique à la minéralogie en passant par le théâtre et surtout la musique qui la fait se pâmer lorsque son amant Chopin est au piano.

Au regard de cette musique céleste, la littérature est, comme le précise Michelle Perrot, un témoignage, une thérapie et aussi un gagne-pain. Contrainte de gagner sa vie en écrivant, George Sand, comme son ami Balzac, tire à la ligne et fait preuve d'une productivité fantastique. Elle compose avec les contraintes de son existence indépendante, vivant sa vie de femme le jour et celle d'écrivain la nuit, dormant peu et fumant beaucoup, suivant une discipline qui ne semble pas lui peser. C'est une bonne nature, contrairement à son ami Flaubert, dont George Sand dit qu'*« il ne sait pas mettre ensemble le travail et la vie »*.

S'émanciper par les livres

« Magnifiquement laide » selon Henry James, l'autre George est plus discrète mais non moins subversive. Grande dame des lettres britanniques, George Eliot (1819-1880) née Mary Ann Evans - elle a choisi son pseudonyme en référence à son compagnon George Henry Lewes, un homme marié et père de famille - reste pourtant peu connue en France. C'est ce que constate avec surprise Mona Ozouf qui l'a découverte lycéenne, sur les conseils de sa professeure de lettres, persuadée qu'il n'y avait pas mieux pour *« ces futures femmes qu'il fallait armer de livres pour la vie »*. La *« polyphonie des existences féminines »* qu'incarnait Sand, Eliot la met en scène également dans certains de ses ouvrages, à travers des personnages féminins, toujours au four et au moulin, indiquant là une des données anthropologiques les plus sûres de la vie des femmes.

George Eliot et plus encore son aînée et admirée George Sand sont des intellectuelles au sens où leurs écrits, leurs actions, leurs façons d'être et de vivre, les engagent. Mais tout se passe comme si le genre déstabilisait

les catégories ordinaires du classement idéologique. George Eliot est, selon Mona Ozouf, une *« athée religieuse »*, une *« conservatrice de progrès »*, une *« rationaliste éprise de mystère »*. Ces oxymores signifient qu'après un épisode exalté d'évangélisme durant son adolescence elle perdit la foi ; elle a une affection pour les choses qui durent mais croit dans le Progrès. Étrangère à l'exaltation de la table rase, George Eliot est tout aussi éloignée de la tentation réactionnaire du retour en arrière. Ni gauche ni droite donc : il est vrai qu'elle est britannique en plus d'être femme !

L'indomptable George Sand montre quant à elle un engagement fiévreux en faveur de la révolution de 1848 - elle apporte sa contribution à plusieurs journaux républicains - avant de regarder avec méfiance les débordements de la Commune en 1871. Comme George Eliot, elle s'interroge sur la légitimité du suffrage universel sans une instruction publique universelle préalable. D'ailleurs Nohant, comme le souligne fort bien Michelle Perrot, est un conservatoire de la généalogie, de la transmission des terres et des titres, de l'aura aristocratique. Mais c'est aussi un laboratoire : un matriarcat, contraire à la hiérarchie des sexes de l'époque, cultivant un sens aigu de la famille. Élargie aux bâtards, aux cousins, aux adoptés, cette famille de bric et de broc tourne autour de Madame, la mère charismatique, qui n'hésite pas à abriter ses amours scandaleuses sous l'ample auvent de l'amour maternel (par exemple, à l'égard de la cantatrice Pauline Viardot). Ainsi, l'oasis bohème berrichonne est un savant mélange de conformisme et de subversion.

Les romans de ces deux femmes libres sont pleins de l'histoire du temps ; plus précisément, la littérature fait *« sentir l'invisible travail de la durée »*. Mona Ozouf retrouve ici une intuition développée aussi bien dans *Les Mots des femmes* que dans *Les Aveux du roman*, qui fait du genre romanesque la forme esthétique par excellence accueillant la conjoncture postrévolutionnaire (et d'abord française, mais pas seulement) : un XIXe siècle négociant entre la persistance de l'ancien monde, lent, aristocratique, routinier, rural, et le surgissement du nouveau monde rugissant dans les vapeurs et le vacarme du chemin de fer. George Eliot raconte l'Angleterre des années 1830 : le « Bill » de 1829 donnant des droits politiques aux catholiques, la première industrialisation et l'exode rural, l'entrée dans le monde démocratique du mérite, la réforme électorale de 1832 qui augmente le nombre de votants, la rationalisation du monde contre les anciens us et coutumes. Ses récits suivent l'accélération des rythmes symbolisée par le train qui rend aisé le voyage, autrefois périlleux, de Londres à Middlemarch, de Paris à Nohant...

L'emprise du temps, la texture des jours, les continuités, George Eliot et George Sand ont su les incarner, malgré les ruptures qu'elles vécurent (l'une avec son père et la société victorienne tout entière, l'autre avec son mari puis sa fille). Mais elles ont su se reconstruire, douloureusement mais victorieusement, par l'oeuvre accomplie et le nom d'auteur, George, conquis de haute lutte. C'est ce qui réunit en filigrane ces quatre femmes, deux historiennes du XXe-XXIe siècle, deux romancières du XIXe, qui toutes vécurent dans un compagnonnage existentiel et intellectuel avec la littérature dont on devine qu'il fut une boussole, un talisman, un baume...

—

Images : A gauche Aurore Dupin dite George Sand. Via Wikimedia Commons.

A droite Mary Ann Evans dite George Eliot. Via Wikimedia Commons.